Cette œuvre scénique s’inscrit à la fois dans la continuité du travail sur les pièces classiques et dans les thématiques que je travaille depuis des décennies.

Parmi ces thématiques, il y a, centrale, la question juive. J’ai commencé en 1975 avec une pièce qui situe son action dans le ghetto de Lodz pendant la 2ème Guerre Mondiale. Il y eût notamment en 1980 « Le Juif Süss » l’histoire d’un financier juif dans le Wurtemberg du 18ème siècle qui servit de bouc-émissaire. Puis « Le Golem » en 1998 inspiré par la Légende. Et encore en 2002 : « Le Home Yid » où quatre nonagénaires revivaient leur terrible traversée du siècle de la Shoah. Et enfin, plus récemment, « 1669, Tartuffe, Louis XIV et Raphaël Lévy ». Je pourrais rappeler aussi les auteurs auxquels je me suis attaché : Ossip Mandelstam, Benjamin Fondane, etc.

J’avais l’idée de donner une sorte de prolongement à la série entamée avec « L’Atrabilaire Amoureux » où un metteur en scène exposait à la troupe de la Comédie Française son projet dramaturgique sur le Misanthrope de Molière. Cet exposé mêlait le rigoureux et le fantaisiste. J’avais donc pensé à l’origine faire un récit-spectacle sur « Le Roi Lear » de Shakespeare. J’ai monté ce chef d’œuvre en 1988 et j’avais envie d’y revenir. D’y revenir sous la forme d’un récit-spectacle dans lequel je donnerais à voir un spectacle imaginaire. J’entrepris alors, je ne dis pas de relire, mais de lire Shakespeare. Je croyais le connaître mais à l’occasion de cette lecture exhaustive, je l’ai véritablement découvert dans toute l’ampleur de son génie. Et parmi tous ces chefs d’œuvre, mon attention s’est fixée sur « Le Marchand de Venise », et son personnage légendaire : Shylock.

« Shylock » sera donc le titre de cette création. Je rappelle l’argument de la pièce de Shakespeare : dans la Venise de la fin du 16ème siècle, un marchand emprunte une forte somme à Shylock, un usurier juif du ghetto (la pièce de Shakespeare date de 1595). Il accepte de gager une livre de sa chair, croyant à une plaisanterie, s’il ne rembourse pas à l’échéance la somme due. Or, tous ses navires ont sombré, il se trouve ruiné et dans l’incapacité d’honorer sa dette. A Venise, on ne badine pas avec la loi et le tribunal va devoir accepter que Shylock prélève les 500 grammes à l’emplacement du cœur. Terrible sentence, terrible vengeance ! sauf que Shakespeare écrit une comédie et que le drame vire au happy end. Sauf pour Shylock ! Et c’est ce « sauf pour Shylock » qui m’a intéressé. Que pourrait-il arriver à ce personnage au-delà de la fiction construite par Shakespeare ? Corollairement, je ne pouvais pas ne pas m’interroger sur l’antisémitisme des « sympathiques » personnages de Shakespeare et sur celui de l’auteur lui-même. « Le Marchand de Venise » a d’ailleurs tout un passé marqué au fer rouge de l’antijudaïsme. Les nazis ne manquèrent pas d’en faire une pièce de propagande antisémite comme ils l’avaient fait avec le personnage du banquier Joseph Süss Oppenheimer, dit « Le Juif Süss ». Je me suis donc plongé non seulement dans l’œuvre de Shakespeare et ses commentaires (de Jan Kott à Jean-Michel Déprats), mais aussi j’ai repris mes lectures sur la question juive, réactualisant mes connaissances à la fois avec les historiens, les philosophes, les essayistes, mais aussi avec les œuvres artistiques (romans, films). Après un long processus, je constate que ma pièce se déroule en trois parties. Je commence par un récit-théâtre sur une mise en scène imaginaire du « Marchand de Venise » ; je continue avec une sorte de vrai-faux théâtre participatif où je fais fictivement participer au jeu les spectateurs ; et enfin, la troisième et dernière partie est carrément une embardée dans une sorte de cauchemar où l’âme de Shylock, telle un dybbouk, circule au dessus des frontières et des époques, jusqu’à nous.